

répond à l'accord, selon les règles immuables de la musique. — S'il en est ainsi, l'homme vit de sa vie normale, c'est-à-dire de la vie dans laquelle il doit trouver le plus de sérénité, le plus d'intérêt, le plus de joies en ce monde.

Donc, le travail étant la partie essentielle de notre vie inconsciente et animale, le travail doit être aussi l'objet principal de notre vie active et volontaire. Sans cela, pas de paix, pas de bonheur possible.

Le travail est l'une des seules choses dont on ne se lasse pas, au milieu des instabilités et des dégoûts de cette vie, parce qu'il est l'accomplissement d'un devoir.

Source de vie, de fortune, de progrès, de lumière, de gloire, il est le grand moyen donné à l'homme par son Créateur pour lutter contre toutes les difficultés et les infirmités de ce monde et pour en triompher. — Entre l'homme primitif, isolé, dénué, ignorant, et les puissances de la civilisation moderne, qu'y a-t-il ? Le travail de vingt mille générations.

Mais le travail est plus encore que la vie matérielle, c'est la vie de l'âme : ce n'est que par un travail constant de transformation et de progrès, par une lutte laborieuse et sans trêve contre nous-mêmes, que nous pouvons dépouiller peu à peu notre nature sensuelle, indolente, égoïste, et nous rapprocher des grands types que Dieu a placés entre nous et lui, comme l'idéal auquel nous devons aspirer. Quels travailleurs, en effet, que Moïse, que les prophètes et les apôtres ! Quel travailleur qu'un saint Paul !

Comment après cela s'étonner qu'un état de prostration morale, de découragement sans bornes et d'écrasant ennui s'empare de ceux qui ne veulent pas travailler ou qui cessent de le faire ! Alors l'esprit, que l'on ne peut rendre oisif, laissé sans aliment, sans intérêt et sans mobile pour l'occuper et le maintenir à un certain niveau de courage et d'espoir, se creuse et se tourmente lui-même, et ses ailes si puissantes, si nerveuses, qui lui furent données pour l'élever et le soutenir dans les grands combats de la vie et de la pensée, il les meurtrit, il les déchire et les souille parmi les ronces, les cailloux et la boue de la terre, dont il n'a ni la volonté, ni l'énergie de s'envoler.

Et maintenant, pour répondre à la question posée en commençant, que dirons-nous ? Une seule chose : c'est que, selon nous, le travail est un de ces mystères de vie et de bénédictions qu'il n'est pas donné à l'homme d'approfondir complètement. En face du splendide réseau des lois par lesquelles Dieu régit l'univers pour le grand bonheur de sa créature, nous ne pouvons que nous recueillir et adorer.

Magasin Pittoresque.

Vie Honnête et Inconduite.

C'est le soir. Le soleil descend lentement vers l'horizon, et inonde de ses derniers rayons les blés mûrs et les bruyères roses. Le voilà qui brille derrière les grands chênes ; les oiseaux chantent pour lui dire adieu. Il s'abaisse encore... il a disparu ; la terre s'assombrit, et le ciel se teint de pourpre et d'or. Une cloche tinte dans l'église du village : c'est l'Angelus, et les travailleurs épars dans les champs se découvrent pieusement à ce signal de la prière et du repos. La journée est finie ; que Dieu bénisse leur ouvrage et leur donne la nourriture et le sommeil qui répareront leurs forces pour le travail de demain !

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille là-bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne ; lui aussi, il a travaillé comme un homme, et à présent, il se réjouit à l'idée de rejoindre ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins ; un heuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrêtant :

— C'est Roussette, père, je reconnais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussette au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi lui caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la journée, du temps qu'il a fait, et de la moisson qui se prépare. La mère, tout en l'écoutant, est très-occupée de maintenir en équilibre sur le dos de Roussette le dernier bambin de la famille, qui s'y est fait percher, le petit tyran, et qui braudit d'un air de triomphe une branche de genêt aux fleurs d'or. Quant au nouveau gardien de Roussette, il reste un peu en arrière, car il n'a pas trop de ses forces pour traîner dans sa charrette la petite sœur qui le fouette en criant : Hue donc ! mais qui a bien soin de ne pas lui faire de mal. Et quand même elle lui ferait du mal, le bon garçon ne se plaindrait pas : il aime tant sa petite sœur ! Entre

frères, ou se bat quelquefois ; mais la petite Lisette est choyée par toute la famille, et dimanche dernier, au lieu d'aller jouer aux boules avec ses camarades, Jean, l'aîné, a passé toute sa journée à métamorphoser pour elle une vieille boîte en cette belle charrette neuve.

Les voilà tous bien joyeux ; mais qu'est-ce donc ? le chien bondit et aboie. On s'arrête, on écoute ; des chants rieurs, des voix vivantes se font entendre ; puis une femme traverse le chemin, entraînant un homme qui ne la suit qu'à regret et qui adresse de la voix et du geste des adieux à quelqu'un qu'on ne voit pas encore.

La mère de famille baisse tristement la tête.

— C'est cet ivrogne d'Antoine, dit son mari. A qui donc en a-t-il ce soir ?

— Il dit adieu, je crois, aux pauvres Rousteau qui s'en vont. Je n'ai pas encore eu le temps de te parler de cela. Le maître les a chassés de la métairie parce qu'ils devaient deux ans et qu'ils n'avaient pas de quoi payer : Rousteau n'a tout bu. Je croyais qu'ils ne partiraient que demain, et j'avais mis dans ma poche un peu d'argent que je comptais porter tout à l'heure à la pauvre femme, si tu le veux bien.

— Oui, mais que son mari ne te voie pas ; car, s'il est ivre, il la battra pour le lui prendre, et il ira encore le boire. Il sera retourné au cabaret, il aura eu une querelle avec d'autres mauvais sujets, et elle l'emmène, dès ce soir, pour qu'il ne boive pas davantage. C'est bien triste qu'il y ait un monde des gueux comme cela, et qu'ils aient femme et enfants, encore !

— Pauvre femme, pauvres enfants ! murmura la mère en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.

Et elle leva vers l'homme un regard qui voulait dire : Je remercie le bon Dieu de m'avoir donné un mari comme toi.

A ce moment ils arrivaient à la grande route et se croisaient avec la triste famille qui s'en allait. L'ivrogne, morne, bété, se traînait appuyé sur son fils aîné. Celui-ci le soutenait, parce qu'il fallait bien l'emmener ; mais on ne sentait dans son attitude ni affection ni respect, et une sourde colère se lisait sur ses traits. Son regard reprenait pourtant quelque douceur quand il s'arrêtait sur la pauvre femme qui les suivait ; il semblait lui dire : Va, je serai ton protecteur, et je te dédommagerai. L'infortunée, pâle, abattue, les yeux sans larmes pour en avoir trop versés, portait sur un de ses bras son dernier enfant, et tenait par la main sa petite fille, pendant que le second de ses fils marchait près d'elle en pleurant.

Les deux familles se rencontrèrent. Le fils de Rousteau, humilié, baissa la tête.

— Tu ne veux donc pas me dire adieu ? lui dit Jean en lui tendant la main.

Le pauvre garçon la prit sans rien dire, et deux larmes brillèrent dans ses yeux.

— Où allez-vous à présent ? lui demanda le laboureur.

— A la Châtaignerie, où la mère connaît quelqu'un qui lui donnera de l'ouvrage, et qui placera les petits pour garder les moutons. Moi, je suis fort, je trouverai bien à gagner quelque chose.

— Je vais demain de ce côté-là : le meunier de la Taudière a besoin d'un garçon courageux ; veux-tu entrer chez lui ? Tu auras de bons gages et tu pourras aider ta mère.

— Que Dieu vous récompense ! répondit le jeune gars consolé par cette espérance. Il y a encore de bons cœurs en ce monde pour encourager les malheureux. Je vous promets qu'on sera content de moi.

— Tu es un brave garçon ; c'est à toi d'être le chef de la famille et de donner le bon exemple à ton père. Je suis bien sûr qu'il aura honte de se montrer moins courageux que toi. Il n'est pas méchant au fond, et quand il sera loin de ses mauvaises connaissances qui l'entraînaient au cabaret, il redeviendra bon travailleur et ne boira plus.

— Dieu vous entende ! répondit l'enfant.

Et, saluant l'heureuse famille qui retournait au logis, les pauvres exilés s'éloignèrent, et disparurent bientôt dans un repli de la route blanche et poussiéreuse. — (*Magasin Pittoresque.*)

PÉDAGOGIE.

Conseils sur l'Art d'Improviser.

L'usage de la parole donne l'amour de la lecture et le goût des bonnes manières ; c'est un puissant moyen de civilisation.

EDOUARD LABOULAYE.

On n'enseigne pas et on n'apprend pas à être éloquent. Il en est de la rhétorique comme de la grammaire. Toutes deux nous